

## Claude Rabant, *Métamorphoses de la mélancolie*<sup>1</sup>

Quand on aborde ces *Métamorphoses de la mélancolie*, l'étonnement devant ce « quelque chose qui se présente *incognito* comme « analyse du savoir », comme le dit Oury dans sa préface, expression « déjà trop grandiloquente » ; notre étonnement, donc, s'accompagne pendant tout un temps, voire même jusqu'à la fin de la lecture, de la première lecture, de cette question : pourquoi ce titre ?

Qu'est-ce que la mélancolie vient faire ici, puisqu'à l'évidence il ne s'agit ni d'un traité ni d'un commentaire sur la mélancolie ? Mieux même, parmi toutes les références à Freud — de *Totem et tabou* à l'*Abrégé* (en gros, de 1914 à 1937) — pas une à *Deuil et mélancolie*... et les métamorphoses donc, quelle histoire ! « Quezaco » ?

Et quand on commence à entrer dans la lecture, on se dit : pourquoi ne pas avoir intitulé cet ouvrage *Freud avec Spinoza*, puisque la morale freudienne — « s'il y en a une » dites-vous — et l'éthique spinoziste se rencontrent dans ce que vous nommez « l'affirmation d'une logique rationnelle des affects<sup>2</sup> » ? Formulation qu'il conviendrait de développer.

Puis, dès le deuxième chapitre sur la « primitivité du désir », vous écrivez : « c'est donc de la définition éthique de la primitivité selon Kierkegaard qu'il convient de partir pour comprendre la stratégie freudienne à l'égard de ce concept<sup>3</sup> [celui de primitivité] ». S'il est toujours question d'éthique, voilà maintenant Freud avec Spinoza, Kierkegaard. Mais bientôt Nietzsche s'invite dans la danse qui en appelle à « une parole plus probe<sup>4</sup> », rejoint à mi-parcours par Schopenhauer ; là, du coup, la mélancolie se précise avec un « vouloir mourir<sup>5</sup> » terreau freudien d'une métamorphose des pulsions en pulsion de mort, « clef du discours freudien<sup>6</sup> » dites-vous. Quelques grands absents auront été auparavant prestement boutés hors de cette éthique freudienne, entre *anankè* et liberté, choix et détermination. En premier lieu, la morale cartésienne « fondée sur une pratique de la culpabilité et de la maîtrise de soi » ainsi que sur la promotion de « la fonction du libre-arbitre<sup>7</sup> » est renvoyée dans les cordes, de même qu'aucun donné *a priori* ou aucune sentence universelle. *Exit* Descartes et

---

<sup>1</sup> Texte de présentation pour la demi-journée librairie de l'EPSF, à Paris, le 6 février 2011.

<sup>2</sup> Claude Rabant, *Métamorphoses de la mélancolie*, Paris, Hermann, 2010, p. 21.

<sup>3</sup> *Ibidem*, p. 58.

<sup>4</sup> *Ibidem*, p. 64.

<sup>5</sup> *Ibidem*, p. 201.

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 47.

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 20 et 21.

Kant. Vous notez par parenthèse que « Freud est un anti kantien résolu<sup>8</sup> ». Et si je vous ai bien compris, la construction même du concept de pulsion « avec son énergie à peine situable, à peine nommable, dont on ne pourra jamais déterminer exactement ni la nature ni la figure : la libido<sup>9</sup> » objecte à la notion « de formes *a priori*<sup>10</sup> » :

Quoi qu'il en soit, à ce point, il nous faut bien renoncer au titre commode de *Freud avec*, d'autant que la liste s'allonge et, si l'on excepte Imre Herman — référence essentielle et constante —, on voit apparaître ici et là des auteurs que l'on ne s'attend pas à rencontrer dans un livre de psychanalyse. Pas Shakespeare, bien sûr, dont le *Macbeth* ne saurait déparer s'agissant de *Totem et tabou* et de la fétichisation des insignes du pouvoir et de sa puissance maligne. Mais, surprise de croiser, plus près de nous, sur une voie parallèle à celle de Shakespeare, Chester Himes et le passage à l'humanité du primitif contemporain et dans les deux cas le meurtre comme « acte fondateur d'une subjectivité<sup>11</sup> » ; ou encore l'appui pris sur l'androïdisation selon Philip K. Dick pour illustrer l'improbité selon Kierkegaard.

À ce stade, on se prendrait à souhaiter que le livre s'appelât *Comment devient-on civilisé ?* Mais il nous faut en rabattre aussitôt d'un *Comment peut-on le rester ?*

Plutôt que de poursuivre sur cette supposée problématique d'un titre qui pourrait d'emblée donner une idée du contenu du livre, je voudrais m'arrêter quelques instants sur ce que l'on peut appeler la construction même du livre, sa fabrication — la fabrique dirait Francis Ponge<sup>12</sup> —, voire, si l'on ose, ce qu'avec Lacan nous appelons le style (« le style, c'est l'homme [...] à qui l'on s'adresse<sup>13</sup> »).

À vous lire, comment le dire, on a le sentiment de suivre les évolutions du funambule au-dessus du vide effroyable qu'il ignore ; sa démarche, son allure, ses allées et venues, ses arrêts et ses pas qui s'apparentent à la danse sont aussi assurés que s'il glissait sur un parquet de bal. Philippe Petit, le funambule par excellence, écrit dans son traité : « L'homme de fil véritable [...] sait que la ligne sur laquelle il s'engage n'a point de mesure<sup>14</sup> ». Cela vous va bien. Cela fait écho, me semble-t-il, à cette *Erweiterung*, élargissement, fil de traverse qui parcourt tout le livre à cette *Vergänglichkeit*, fugitivité, qui est au poète source de mélancolie, et aussi à ce « différent absolu » qui est « ce pourquoi il n'y a pas de signe distinctif<sup>15</sup> », écrivez-vous.

---

<sup>8</sup> *Ibidem*, p. 32.

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. 33.

<sup>10</sup> *Ibidem*, p.29.

<sup>11</sup> *Ibidem*, p.100.

<sup>12</sup> Cf. F. Ponge, *La fabrique du pré*, Genève, Skira, coll. Les sentier de la création, 1996.

<sup>13</sup> J. Lacan, « Ouverture de ce recueil », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 9.

<sup>14</sup> P. Petit, *Traité du funambulisme*, Saint-Amand-Montrond, Actes Sud, 1997, p. 93.

<sup>15</sup> C. Rabant, *op. cit.*, p. 115.

Pour poursuivre cette analogie et éclairer peut-être un peu ce qui fait la difficulté, mais aussi la force et la densité de votre livre, de votre pensée, je citerai encore comment Philippe Petit décrit la corde sur laquelle il aura dansé *incognito*, lui aussi, entre les tours de Notre-Dame ou les *Twin Towers* : « les fils s'assemblent pour former le toron. Plusieurs torons tressés, câblés, gainés deviennent corde ; une corde possède souvent en son centre un toron de matière étrangère qu'il convient d'appeler l' "âme". Fils, torons et âme sont assemblés par des méthodes aux lois aussi rigoureuses que variées.<sup>16</sup> »

Dirons-nous que l'âme, ici, c'est cette « différence absolue » à laquelle vous consacrez un chapitre au cœur du livre ? À moins que ce ne soit la notion de remaniement de la répartition des sexes ou encore ce roc qui n'est pas, vous y insistez, celui de la castration ? Que les torons se nommeraient ici *Erweiterung*, élargissement, *Vergänglichkeit*, douce mélancolie, ou encore primitivité qui relevant de l'éthique est, dites-vous, un concept polémique plutôt qu'ethnologique ? Et que l'illusion, l'entrave, la probité tressent et tissent cette conceptualisation ? Puisque, en effet, au terme de névrose vous préférez celui d'illusion : « tel est en général le caractère dominant du symptôme : une manière de brouiller les pistes afin de maintenir l'illusion<sup>17</sup> », à l'inhibition celui d'entrave — qui joue aussi de l'équivoque pour qui n'y entrave que dalle —, et qu'à la vérité vous préférez la probité qui sans doute sert/serre mieux l'éthique. Après tout la vérité, comme l'écrit Lacan, « on pisse, on tousse, on crache dedans<sup>18</sup> ».

Mais votre toron conceptuel n'est pas un fil tendu qu'on emprunterait comme une avenue droite et paisible. La construction de votre livre épouse plutôt, me semble-t-il, la forme d'une boucle mais qui ne se ferme pas, imitant pour ainsi dire la trajectoire de la pulsion telle que Lacan la dessine dans la construction qu'il en propose dans les *Quatre concepts*<sup>19</sup>. Vos points de départ annoncent vos points d'arrivée et votre trajet — j'ai tenté d'en indiquer quelques points mais il y en a beaucoup d'autres — se déploie comme métamorphose de la pulsion notamment dans la redistribution freudienne de la deuxième topique, avec : « le concept crucial de la pulsion de mort » qui « seul donne toute sa portée à l'œuvre de Freud<sup>20</sup> ».

Et c'est là-dessus que je voudrais conclure cette brève présentation et ouvrir le débat.

Vous écrivez que : « la pulsion de mort est un principe de liberté, non pas de liberté vide (libre-arbitre) mais de libération des contraintes et

---

<sup>16</sup> P. Petit, *op. cit.*, p. 42.

<sup>17</sup> C. Rabant, *op. cit.*, p. 59.

<sup>18</sup> J. Lacan, « Radiophonie », in *Scilicet* 2/3 p. 93.

<sup>19</sup> J. Lacan, Le séminaire, livre XI, *Les quatre concepts de la psychanalyse*, Paris, Points-Seuil, 1973, p. 200.

<sup>20</sup> C. Rabant, *op. cit.*, p. 197.

d'ouverture du possible. [...] Extension inconsciente du désir indestructible », elle est en somme la conséquence même de l'*Erweiterung* et, si j'ai bien compris, à ce titre elle est : « ce en quoi consiste l'athéisme freudien<sup>21</sup> ». L'athéisme de l'inconscient doit-il être compris comme la conséquence de l'éthique de la pulsion ?

Par ailleurs quand vous écrivez que « le symbolique enveloppe le diabolique comme sa contradiction dynamique, non comme un parasite malin qu'il s'agirait d'extirper<sup>22</sup> », ne pensez-vous pas que cela fait écho au départ de la découverte freudienne, à ce démon qui habite l'hystérique et qu'il ne s'agit pas non plus d'extirper ? Et que la mélancolie, ce « délire de petitesse », comme il est écrit joliment dans *Deuil et mélancolie* vient jouer pour Freud à mi-parcours le même rôle que celui de l'hystérique en tant qu'il y découvre en 1915 : « la défaite de la pulsion qui oblige tout vivant à tenir bon à la vie<sup>23</sup> ». Et, enfin, que ce mince appui va être le levier qui permet, quoi qu'il dise, au lion Freud de bondir une deuxième fois ?

Finalement, je ne crois pas qu'il y ait de meilleur titre à votre livre que celui que vous lui avez donné.

---

<sup>21</sup> *Ibidem*, p. 46.

<sup>22</sup> *Ibidem*, p. 22.

<sup>23</sup> S. Freud, « Deuil et mélancolie », *Métopsychoanalyse*, Paris, Gallimard, 1968, p. 152.